

Un Oiseau migrateur.

VAFI, Fariba, *un Oiseau migrateur*. (roman 2002). Traduction de Christophe Balaÿ. Paris. Safran. 2021. 187 pages.

C'est avec ce livre que Fariba Vafi (1962-) a gagné une certaine notoriété. Le je narrateur, mère de deux enfants comme l'auteur, parle de la vie en Iran pour une femme de la classe moyenne, en cinquante-deux petits chapitres – dont certains ne couvrent pas une page entière – qui ne suivent aucune chronologie.

La narratrice, seule à n'être pas nommée, peuple son livre principalement de membres de sa famille : son couple avec Amir et ses deux enfants, un garçon et une fille, mais aussi celui formé par sa mère et son père, par une tante et un oncle qui la regardait de façon insistante, auxquels s'ajoutent ses deux sœurs dont l'une est l'aventurière partie aux États-Unis et l'autre est la célibataire maniaque. S'y joignent quelques autres figures, dont certains voisins en particulier le joueur de *daf*. L'auteur narre les moments marquants de son existence et fait du désir d'émigration d'Amir, qu'elle ne partage pas, le nœud d'une vague intrigue, dans une vie exaspérante d'ennui, où l'enfant n'est que « le fait d'un homme et d'une femme qui vivent l'un à côté de l'autre dans la plus parfaite indifférence tout en feignant la solidarité. » (96), ainsi qu'elle l'écrit avec ce ton ironique et léger adopté pour exprimer un pessimisme radical qui apparaît comme sa marque.

La temporalité passé-présent inextricablement mélangés mène parfois à l'incohérence et fait du récit une succession de notations en pointillés pour suivre « l'oiseau migrateur » qui ne vole pas bien loin, car il est la métaphore d'une existence qu'on n'a pas choisie.

Citations

« Amir ignore que moi aussi je le trompe cent fois par jour. (...) »

(...) Cent fois je m'évade de cette vie. Avec la peur et l'angoisse d'une femme qui n'est jamais sortie de chez elle. Calmement, doucement, sans un bruit, plus morte que vive, je vais dans des lieux qu'Amir n'imaginerait même pas. Puis, comme une femme repentante, je reviens auprès de lui dans la nuit noire, comme ce soir. » p. 49

« Je réalise combien j'induis les autres en erreur. Amir n'imaginerait même pas à quel point j'en ai assez de lui. » (chap. 20) p. 75

« Quand Amir en a assez (...) »

Quand mon père en avait assez de Maman (...) »

Maman, quand elle en avait assez (...) »

Mahine quand elle en a assez (...) »

Je suis certainement la plus misérable car lorsque j'en ai assez, je pose ma tête sur le ventre de quelqu'un que je ne supporte plus, écoutant le gargouillement de ses intestins, honteuse même de mon propre dégoût. » (chap. 21) p.77-80

« Je ne veux pas aller au Canada. Je refuse que la deuxième partie de ma vie consiste à m'adapter à mes nouvelles conditions. Le temps que je trouve mes marques, la vie aura passé. » p.95

« Selon lui, l'amour libère. Mais ici personne ne libère personne. Il y a juste des individus malheureux et paumés qui nouent des relations et qui appellent ça de l'amour. Mais c'est plutôt du libertinage que de l'amour. » p. 104.

« Maman pense qu'il y a un oiseau en chacun de nous. Quand il s'envole pour se poser quelque part, il vous appelle à sa suite. » p.109